

Solène

Dupuis

PCSI 2

17

Introduction Français

Excellent travail! O Jante

accroche

oui

rien

TB

énoncé

sujet ok

analyse

enjeux

excellent

Problématique

oui, rien

Titres

annonce

du plan

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, face à l'absurdité de la barbarie humaine, nombreux sont les penseurs qui se tournent vers la nature comme ultime refuge. C'est ce geste qu'accomplit Albert Camus lorsqu'il écrit, dans l'Été : "La nature est toujours là pourtant. Elle oppose ses ciels calmes et ses raisons à la folie des hommes." L'auteur oppose ici deux ordres : d'un côté, la nature, stable et rationnelle ; de l'autre, l'humanité livrée à la folie, c'est-à-dire à la déraison et à la violence. Le verbe "oppose" souligne la tension entre ces deux forces, tandis que l'adverbe "pourtant" suggère la présence tenace et presque consolante de la nature face aux excès humains. Camus fait ainsi de la nature un repère de mesure et d'équilibre. Mais cette vision pose question : elle suppose une rupture entre l'homme et la nature, comme si l'humanité n'en faisait pas partie. Elle attribue aussi à la nature des qualités morales "calmes", "raisons" qui relèvent sans doute d'une projection humaine. Cette stabilité paraît d'autant plus illusoire que la science révèle la fragilité du vivant.

→ ⊕ dimension esthétique prêtée au pluriel "ciels" (≠ "cieux")

La nature s'oppose-t-elle réellement à la déraison des hommes, ou n'est-elle qu'un miroir où l'homme cherche à reconnaître un sens à sa propre existence ?

Pour éclairer ce paradoxe, nous nous appuierons sur trois œuvres : Vingt mille lieues sous les mers de Jules Verne, Le Mur invisible de Marlen Haushofer et La Connaissance de la vie de Georges Canguilhem. Nous montrerons d'abord que la nature apparaît comme un ordre stable et rassurant face aux excès humains. Nous verrons ensuite que cette opposition cache une relation plus complexe, où la nature révèle aussi sa part de violence. Enfin, nous interrogerons si cette "raison" naturelle n'est pas surtout une construction de l'esprit humain plutôt qu'une vérité du monde.

Pourquoi ciels ?

Rem. gramm. Au plur., *ciel* fait *ciels* ou *cieux* suivant les emplois. „(...) quand on compte les ciels, c'est-à-dire quand on passe au pluriel dans la rigueur de la définition, on le forme régulièrement en ajoutant un s au singulier” (Jullien ds Littré). Ainsi on dit *ciels de lit*, *ciels de carrière*. *Ciels* est également utilisé pour désigner les parties du ciel considérées sous leur aspect pittoresque. *Le gris des ciels couverts* (Loti, *Pêcheur d'Islande*, 1886, p. 145). De même comme terme techn. de peint. (cf. ex. 16). Au contraire *cieux* est un simple coll. à valeur emphatique que l'on rencontre en partic. dans les emplois I A 1 et I B 1, *l'immensité des cieux*, *la voûte des cieux* et dans le vocab. relig. (cf. II). Il y a concurrence des 2 formes lorsque le mot désigne les différentes sphères concentriques de l'astron. anc.

Ainsi *cieux* dans l'ex. 6, mais *les sept ciels de la physique chrétienne* (Proust, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1918, p. 904). De même les 2 formes coexistent lorsque le mot est pris dans le sens de région, pays : cf. d'une part la loc. *sous d'autres ciels*, d'autre part *sous les ciels attiques* (Moréas, *Les Syrtes*, Remembrances, 1884, p. 9). *Ciels* aussi dans le lang. de l'aviat. *Sur toutes les mers et dans tous les ciels* (De Gaulle, *Mémoires de guerre*, 1959, p. 500).

Accroche possible :

1) livre publié en 1954, pendant la guerre froide, comme *Le Mur invisible* qui évoque cette menace (*L'Été*) *Pourquoi pas*

2) "Cela s'appelle l'aurore".

La réf : "Comment **cela s'appelle**-t-il, quand le jour se lève, comme aujourd'hui, et que tout est gâché, que tout est saccagé, mais que l'air pourtant se respire, que tout est perdu, que la ville brûle, que les innocents s'entretuent, mais que les coupables agonisent dans un coin du jour qui se lève ?

- Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore. »

dernière réplique d'*Électre* de [Jean Giraudoux](#) (cf réf aux hérissons, chez Canguilhem)

3) -idée que la nature reprend ses droits imperturbablement n'est pas tout à fait la même. Car c'est quand l'homme laisse la place, or chez Camus, idée de permanence.

Peut devenir un élément pour problématiser.

Tout comme : question des ensembles. Comment soutenir sans contradiction une telle dichotomie alors que l'homme appartient à la nature ?

Plan

Souvent I et II à regrouper en I

Attention : limite/démésure, raison/folie mais pas tellement obstacle/adjuvant.

Oscillation pratique si on a eu antithèse. Inverse. Puis oscillation (si ça tient la route).

Quelles citations de la feuille Verne iraient pour ce sujet ? la 41, la 43 etc.

Source élargie : <https://lesamisdebartleby.wordpress.com/wp-content/uploads/2020/02/version-imprimable-de-lexil-dhc3a9lc3a8ne.pdf> Idée de **bornes**, de limites plus que de **jugement**.

Nous vivons ainsi le temps des grandes villes. Délibérément, le monde a été amputé de ce qui fait sa permanence : la nature, la mer, la colline, la méditation des soirs. Il n'y a plus de conscience que dans les rues, parce qu'il n'y a d'histoire que dans les rues, tel est le décret.

Et à sa suite, nos œuvres les plus significatives témoignent du même parti pris. On cherche en vain les paysages dans la grande littérature européenne depuis Dostoïevski. L'histoire n'explique ni l'univers naturel qui était avant elle, ni la beauté qui est au-dessus d'elle. Elle a donc choisi de les ignorer.

Alors que Platon contenait tout, le non-sens, la raison et le mythe, nos philosophes ne contiennent rien que le non-sens ou la raison, parce qu'ils ont fermé les yeux sur le reste. La taupe médite.

C'est le christianisme qui a commencé de substituer à la contemplation du monde la tragédie de l'âme. Mais, du moins, il se référait à une nature spirituelle et, par elle, maintenait une certaine fixité. Dieu mort, il ne reste que l'histoire et la puissance. Depuis longtemps tout l'effort de nos philosophes n'a visé qu'à remplacer la notion de nature humaine par celle de situation, et l'harmonie ancienne par l'élan désordonné du hasard ou le mouvement impitoyable de la raison. Tandis que les Grecs donnaient à la volonté les bornes de la raison, nous avons mis pour finir l'élan de la volonté au cœur de la raison, qui en est devenue meurtrière. Les valeurs pour les Grecs étaient préexistantes à toute action dont elles marquaient précisément les limites. La philosophie moderne place ses valeurs à la fin de l'action. Elles ne sont pas, mais elles deviennent, et nous ne les connaissons dans leur entier qu'à

l'achèvement de l'histoire. Avec elles, la limite disparaît, et comme il n'est pas de lutte qui, sans le frein de ces mêmes valeurs, ne s'étende indéfiniment, les messianismes aujourd'hui s'affrontent et leurs clameurs se fondent dans le choc des empires. La démesure est un incendie, selon Héraclite. L'incendie gagne, Nietzsche est dépassé. Ce n'est plus à coups de marteau que l'Europe philosophe, mais à coups de canon.

La nature est toujours là, pourtant. Elle oppose ses ciels calmes et ses raisons à la folie des hommes. Jusqu'à ce que l'atome prenne feu lui aussi et que l'histoire s'achève dans le triomphe de la raison et l'agonie de l'espèce. Mais les Grecs n'ont jamais dit que la limite ne pouvait être franchie. Ils ont dit qu'elle existait et que celui-là était frappé sans merci qui osait la dépasser. Rien dans l'histoire d'aujourd'hui ne peut le contredire.

Sujet 7 (type BCPST)

Pistes pour l'analyse et la problématisation

◆ Dans « l'exil d'Héliène », Camus plaide pour une reconnaissance des limites humaines, un respect de la beauté et de la nature, et un engagement authentique avec le monde tel qu'il est, au lieu de chercher à le transfigurer de manière abstraite et tyrannique.

◆ Si « la nature est toujours là », son immuabilité est source d'étonnement, comme le suggère l'adverbe « pourtant ».

◆ Le terme « ciels » n'est pas dénué d'une valeur esthétique. Par contraste avec le pluriel « cioux », le mot s'emploie dans le domaine pictural et désigne les parties du ciel considérées sous leur aspect pittoresque. Associé à l'adjectif « calmes », il exprime la beauté paisible et l'harmonie d'une nature qui invite l'homme à lever la tête et à la contempler.

◆ Le terme « ses raisons » fonctionne en antithèse avec la folie des hommes. Sans être pourvue d'une faculté d'examen critique, la nature trouve à se justifier et oppose à l'agitation humaine ses lois constantes. Dès lors, sa tranquillité contraste avec les actions irrationnelles, destructrices ou chaotiques de l'homme.

◆ En somme, la nature est vue comme éternelle et immuable tandis que les actions humaines sont transitoires et souvent destructrices.

◆ Des lors, peut-elle servir de modèle de sagesse aux hommes ? Peut-elle constituer un refuge par la stabilité rassurante qu'elle incarne ? Mais en tant que victime de cette folie humaine, se pourrait-il qu'elle ne soit pas « toujours là » ?

(On notera que Jules Verne exprime une idée similaire dans le chapitre XXI de la deuxième partie : « Au milieu de cette paisible nature, le ciel et l'Océan rivalisaient de tranquillité, et la mer offrait à l'astre des nuits le plus beau miroir qui eût jamais reflété son image. Et quand je pensais à ce calme profond des éléments, comparé à toutes ces colères qui couvaient dans les flancs de l'imperceptible Nautilus, je sentais frissonner tout mon être. »)

(problématique) : A-t-on raison d'opposer la stabilité et la sagesse de la nature à l'instabilité et l'irrationalité des actions humaines ?

(I) Par contraste avec la constance et la sagesse d'une nature qui offre un spectacle de l'équilibre, les hommes vivent dans la folie, la démesure et l'instabilité.

(A) Il est vrai que l'homme fait preuve de folie et de démesure. Cette volonté de transgresser les limites menace l'environnement et les autres espèces.

(B) La folie humaine fragilise même sa propre espèce, à travers les guerres, la menace nucléaire, l'utilisation de la biologie par les nazis (techniques de stérilisation et d'insémination artificielle).

(C) Pourtant, la nature leur offre un modèle d'harmonie et de constance. Malgré cette folie des hommes, elle perdure et oppose à leur vie son éternité : beauté et calme de la nature, survie de la nature malgré les catastrophes, permanence des espèces animales, continuité du vivant.

(T) Camus semble avoir raison de célébrer la beauté harmonieuse d'une nature que l'hybris des hommes n'ébranle pas. Malgré tout, l'expérience de la nature invite à nuancer une telle dichotomie.

(II) Mais l'expérience de la nature et l'observation des hommes invitent à nuancer une telle dichotomie.

(A) Les ciels calmes laissent parfois place à la démesure de la nature. Orage ou maelstrom sont autant de manifestations d'une violence extrême qui pousse à s'étonner que l'homme soit « toujours là, pourtant ».

(B) Face à ce déchaînement de la nature, l'homme est capable de se montrer « calme » pour analyser les événements.

(C) Il arrive néanmoins que les « raisons » de la nature lui échappent et qu'elle conserve son mystère.

(T) Face à une nature qui peut sembler folle, l'homme sait faire preuve de calme pour analyser, comprendre et réagir au mieux afin d'assurer sa survie.

(III) Comment gérer cette oscillation entre folie et calme, tant dans la nature que chez les hommes ?

(A) Si la connotation esthétique des « ciels calmes » invitait à la contemplation, l'homme peut également prendre plaisir à contempler les spectacles effrayants de la nature.

(B) Il existe des « folies » créatrices et fécondes :

◆ folie de la *libido sciendi*, du désir de savoir encyclopédique qui peut relever de l'hybris, mais qui permet aussi la connaissance et le progrès ;

◆ folie requise dans une certaine mesure pour inventer des techniques nouvelles, oser des innovations ;

◆ folie du voir et du faire voir : contemplation qui va jusqu'à l'obsession mais qui pousse l'homme à créer des œuvres littéraires ou artistiques afin de restituer le vertige ou l'effet hypnotisant provoqué par le spectacle de la nature.

(C) Parce que la nature risque de n'être plus là ou de ne plus être la même – environnement dégradé, espèces disparues –, l'homme doit limiter ses folies. D'ailleurs, il doit d'autant plus le faire qu'il fait partie du vivant : sa folie le menace autant qu'elle menace la nature.

Manuel Vivier 2025, p. 286-288.

→ Depuis les stélécis jusqu'à Rouaneau, la nature a souvent été vue comme un mode de de sagesse et d'équilibre et l'homme pouvait trouver la sagesse. (Carré de la page qui se trouve à la fin du livre).
→ Depuis 1939, dans le ciel calme du Japon, se déploie la folie destructrice des bombes qui s'entendent à coup de bombes atomiques.